

Bertrand Carette

EN BLANC ET NOIR

Roman

Mon Petit Éditeur

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

<http://www.monpetitediteur.com>

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France

IDDN.FR.010.0114948.000.R.P.2010.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2010

À mes parents, qui m'ont donné la chance
d'apprendre le piano.

À tous les pianistes passionnés.

Et une dédicace spéciale à Alberto Neuman,
Maître du Piano, Maître authentique.

*À Caroline,
À Clémence*

Paris. 2010

La perversion, ça consiste à retourner toutes les valeurs et à appeler mal ce qui est bien ou noir ce qui est blanc.

Michel Tournier

Nous croyons le faux qui nous flatte. Vous feriez aisément croire que le blanc est noir à celui qui a des cheveux blancs.

Victor Hugo
Extrait des Faits et croyances

Prélude

J'attends les mots. Depuis des mois, je n'ai plus d'émois. Alors, j'attends les mots. Je ne ferai pas l'erreur de courir après. Il ne faut pas courir après la victoire. Elle n'aime pas se faire attraper. Elle préfère venir quand elle l'a décidé. Tous ceux qui ont lu *La Fontaine* devraient pourtant le savoir. Courir, c'est s'essouffler. Fatalement. Les frustrations s'accélérent au rythme des battements de cœur, l'espoir bouillonnant d'impatience résonne dans les tempes, les vapeurs jaillissent, et tout part en fumée. Un jour, on oublie de s'arrêter à temps et la casserole qui vous sert de cerveau se met à cramer. À quarante-cinq ans, des casseroles, j'en ai des wagons. J'ai dû m'y prendre comme un manche.

Pourtant à entendre les autres, je tenais le bon bout. La victoire justement était là, à deux doigts. Plus précisément à dix doigts. Jusqu'au jour où je les ai perdus. Avant c'était facile, logique, quasi automatique. Un physique élancé, genre beau brun ténébreux, quelques valse de Chopin, celle en *la* mineur surtout et le tour était joué. C'était comme ça, écrit, programmé. Depuis tout petit, mes doigts dévalaient les étages du clavier. L'auditoire féminin, de loin mon préféré, de près aussi surtout, dégustait les notes parfumées que d'autres génies avaient composées, en rêvant de m'entraîner sur leur canapé. Et une Variation Goldberg, une ! Vous reprendrez bien un peu de Rachmaninov ou une Sonate de Beethoven... Non non, ne me remerciez pas, tout le plaisir et la gloire sont pour moi. Pensez donc, être admiré au sommet d'un *Bösendorfer* par un parterre de

béotiens et surtout par le beau sexe, ça ne se refuse pas. Dompter les partitions des trois derniers siècles, quel talent, quelle puissance. Même avec un quart de queue. Pour mieux emballer tout ça, s'habiller d'un bel habit noir et en avant la musique ; quelle illusion ! Ô Maîtres illustres, pardonnez-moi. Je suis à bout. J'ai abusé de vous sur les pianos des salons huppés. De haut en bas du clavier, en long et en large sur les canapés, d'un bout à l'autre du manche, je vous ai trompés. Je me suis étalé, vautré, ramassé.

Mais la fête est finie. La punition a fini par tomber. Au matin d'un jour de vérité, ma main droite a refusé de jouer. Elle ne supportait plus d'être sacrifiée sur l'hôtel de l'illusion. Elle a sonné la rébellion au sein de sa propre armée. Elle a ordonné à l'index de se replier sous la paume, au majeur de se dresser comme une barricade, puis elle s'est déséquilibrée. Mon petit univers s'est écroulé. J'étais devenu incapable de monter la moindre gamme, le moindre arpège. Trente-cinq ans de piano partaient en fumée. Les fléchisseurs, les extenseurs, les phalanges, plus rien ne fonctionnait. Je m'y étais pris comme un manche, j'allais devenir manchot. J'avais menti, trahi, je serais châtié. On ne se fout pas impunément de Ludwig van Beethoven, on ne manipule pas le grand Liszt à des fins personnelles déplacées. On ne se sert pas de la Grande Musique. On la sert, si on le peut, et c'est déjà bien assez beau.

Plus d'une fois, j'ai espéré sortir de ce cauchemar. Je me disais « tu es fatigué, tu as trop joué, demain ça ira mieux... » Mais le lendemain, le jour d'après, et encore d'après, rien n'a changé. Tout a empiré. J'avais l'impression de jouer avec un crochet. « Mais qu'est-ce qu'elle a cette main, c'est fou ça... Qu'est-ce que tu me fais là, à moi, après toutes ces années ? On s'est bien amusé quand même tous les deux... Bon d'accord on s'est beaucoup bagarré aussi, mais ça en valait la chandelle non ? La *Waldstein* c'est pas magnifique ? Et le deuxième mouvement

de *La Tempête* ? Tu ne vois pas que tu m'assassines là ? Que je vais en crever ? »

« Va te faire foutre ! » C'est ce qu'elle m'a poliment signifié, son majeur érigé et son index recroquevillé. Je n'ai pas compris tout de suite. Comme d'habitude, je me croyais plus fort. J'ai voulu la mater, la belle rebelle. J'ai eu tort. J'ai insisté... Elle a résisté. Le coude s'est alors enflammé, l'épaule s'est contractée... Ça a chauffé. Et depuis ça fait... ça fait mal, très mal. J'ai dû fermer le capot du clavier.

Alors, après avoir épuisé les rhumatos, les ostéos, fait des radios, des scanners, des électros, des IRM et rencontré toutes sortes de gogos, j'ai fini en désespoir de cause par suivre les conseils de mon psy. Mon mal étrange, mon nouvel handicap était certainement d'origine psycho somatique.

— Vous savez, la main droite, c'est le père, me dit-il, vous n'avez pas eu de problème avec votre père ?

— Ben, c'est lui qui m'a mis au piano tout petit. Et au prix des cours particuliers et des efforts financiers qu'il m'a consentis, je ne vois pas très bien ce que j'aurais à lui reprocher. Il ne m'a pas battu, il ne m'a pas violé. En plus il adore la musique. Non, là vraiment, je ne vois pas...

Ce que je ne voyais pas, surtout, c'était qu'il fallait que je trouve la solution au fond de moi-même. Mais alors très, très au fond. C'est ce que m'a dit le docteur Martel. C'est là selon la légende, que le Prophète, je ne dirai pas lequel, pour éviter toute polémique, a caché « la clé du bonheur ». Il fallait selon lui la cacher parce que sinon, les plus forts, les sans scrupule, les écorcheurs, allaient certainement la voler, et cela n'aurait pas été très gentil pour leurs petits camarades qui eux aussi avaient bien besoin d'être heureux. L'enterrer ? Les grands méchants auraient enrôlé de force les plus faibles et à coups de fouet, ils les auraient obligés à creuser. La jeter dans l'océan alors ? Un jour les plus opiniâtres finiraient bien par être capables d'en sonder les abysses... Non, non... Il allait la mettre à l'intérieur de

l'Homme. Parce que c'était selon lui et dans sa grande clairvoyance sur le genre humain, le dernier endroit où ils iraient la chercher. J'avoue que pour le coup, c'était bien trouvé.

Il fallait donc que j'aille faire un tour du côté de mon intérieur. Je n'étais pas très motivé parce que déjà j'avais passé beaucoup trop de temps à m'occuper de moi-même. Mais là c'était différent. Il fallait que je passe de l'autre côté du miroir. Pour trouver la clé, pour lever le verrou, et avoir une chance de me délivrer, il fallait que je me livre, totalement, et sans complaisance.

— Oui c'est cela. Livrez-vous, délivrez-vous. Écrivez.

— Je ne suis pas écrivain, dis-je, je suis à peine pianiste.

Mais je me suis rappelé qu'un jour, dans une interview, le très grand Glenn Gould avait dit *qu'on ne joue pas du piano avec les doigts mais avec son cerveau*. Moi, depuis quelque temps, encore plus longtemps même, j'avais l'impression de jouer avec les pieds. Alors au point où j'en étais.

— Oui écrivez et ensuite brûlez tout. C'est un très vieux procédé pour exorciser tout ce qu'il y a de mauvais en vous.

— Ah bon, si en plus on doit tout brûler, ça m'arrange comme procédé. Merci Docteur, si c'est le prix à payer...

— Cent cinquante euros. Vous me devez cent cinquante euros.

Voilà, je m'appelle François de Terrac et je suis au pied du mur, ou plutôt au-dessus du papier, en pleine agonie. Ce qu'il me reste de cerveau, s'il m'en reste, doit reprendre la main sur le désastreux raté de mon existence. Si ma main ne veut plus jouer, elle va écrire pour chercher, pour gratter, creuser, fouiller. Je ne peux plus jouer ni pour moi ni pour les autres, ou pour être exact, ni avec moi, ni avec eux. Je vais cesser de me mentir, de raconter des histoires. Je vais me coucher, nu, sur le papier. En noircissant les pages d'une écriture honnête, je vais tenter de sonder l'obscur pour découvrir la lumière. Blanc et noir, comme on se retrouve ! Nécessaires contrastes que la vie vous

EN BLANC ET NOIR

apprend. Alors à partir de maintenant et pour au moins quelque temps, le temps qu'il faudra, les mots, les mots dits, remplaceront les mélodies. Différence notoire, les mots disent, la musique elle, suggère. Au diable donc les illusions romantiques, la vérité, je le jure, rien que la vérité. Apprendre matin midi et soir. C'est l'ordonnance. S'attaquer au mal, avec les mots. Avec ce que je vais devoir déballer, il va falloir sérieusement m'accrocher. *Flash-back.*

